

XXI

Rauchenstein, 9 mai.

Dites-moi un peu, cher Monsieur le Professeur, dans quel état d'esprit vous vous êtes trouvé, après m'avoir écrit toutes ces grossièretés ? Étiez-vous allégé ? Ne sentiez-vous plus de bile ? Ou bien avez-vous en écrivant, surexcité encore votre haine et votre rancune contre les grands de ce monde ? J'ai une confession à vous faire : après m'être montrée si raide et si irritable à votre égard, toute ma colère s'est évanouie en fumée, mais complètement ! Je l'ai cherchée ; j'ai voulu lui donner pâture afin de la fortifier et de l'accroître ; mais plus je cherchais cette pâture, moins je la trouvais, et ma colère s'en alla, d'abord d'anémie, puis de phthisie galopante. En recevant votre réponse, j'ai tellement ri que mon chien a pris peur et m'a sauté à la figure, appuyant ses pattes sur mes épaules. Vous le grand savant, moi la pédante écolière, nous nous sommes conduits en vrais enfants, et je ne vous ai fait attendre ma lettre que pour laisser à votre fureur le temps de mourir, elle aussi, d'anémie. Est-elle morte, bien morte ? N'est-ce pas, mon ami, vous lui tordrez le cou, et nous n'en parlerons plus jamais ?

Je ne sais comment il m'est encore arrivé d'oublier que j'étais Ulric l'écolière, qui doit aimer à jouer des tours cent fois plus fous que celui de mon Mentor, au lieu de parader pompeusement sur les grands chevaux de l'étiquette et du décorum. Je vous cite Horace, et je veux cacher mon Dante ! Je vous dépeins ma chambre, et il ne vous serait pas permis de la voir ? Je vous occupe de ma petite personne, et la curiosité vous serait interdite ; Je vous fais une description effrayante de mes exhibitions musicales, de nos conversations gantées, de nos interminables parties, et vous iriez ensuite les affronter ! Je comprends qu'on ait peur d'une partie de casino, plus que du tumulte d'une bataille.

Votre amie Ulric, comme malheureusement beaucoup de ses semblables, est une mauvaise tête, éprise de tout ce qui sort de la règle, et cette première entrevue a vraiment quelque chose d'aussi original et d'aussi imprévu que possible.

J'ajoute que ma phrase sur les défauts nobles était un peu risquée. Ma grand'tante, par exemple, est affreusement curieuse, et cependant c'est du sang bleu, s'il en fut ! Vous voyez que je suis du moins bon enfant, et que je m'avoue avec franchise dans mon tort, quand j'ai parlé un peu trop vite ? Là-dessus, descendez gentiment de votre chaire, venez me donner une poignée de main et dites que vous étiez d'humeur atrabilaire. Confession générale et absolution réciproque, jusqu'à notre prochaine querelle ! Prenez garde ; ne jurez pas si fort que c'est la dernière fois. Je suis très susceptible, j'en prends tout à la lettre, je ne comprends pas la plaisanterie, et je deviens tout de suite désagréable. Il faut se dire que j'ai vécu dans un isolement relatif, surtout sans société de mon âge et que je ne suis pas habituée aux taquineries. Mes cousins ont tous un peu peur de moi et disent : "Elle a une langue affilée comme une épée." Mais je ressemble aux gros chiens ; je n'attaque que les forts ;

je laisse les faibles tranquilles ; tout au plus m'entend-on gronder un peu, en passant mon chemin.

A propos, je voudrais bien savoir comment Mara vous aurait reçu, si elle s'était trouvée dans la chambre. J'ai grande confiance dans ma chienne ; j'adopte aveuglément ses sympathies et ses antipathies. Quel dommage qu'elle n'ait pas été là ! Si elle n'avait pas défendu la citadelle, la reddition s'en serait suivie d'elle-même ! Je lui ai fait sentir une de vos lettres, et elle a remué la queue. Est-ce par sympathie, ou parce qu'elle espérait déchirer encore celle-là ? Je n'ai pu le deviner et je suis tout aussi avancée qu'avant. Mon aveugle vous a entendu jouer et a dit : "La main du maître s'est posée sur les touches, et les cordes ont résonné d'amour." Or, l'oreille d'une aveugle est au moins aussi fine que l'odorat d'un chien.

C'est ma faute, d'ailleurs, si vous ne vous êtes pas fait reconnaître ; je ne vous en ai pas laissé le temps.

Là-dessus, mon ami, ne nous promenons pas comme des lions rugissants, prêts à s'entre-dévorer. En ce qui concerne le vin de Steinberg, vous l'auriez certes bu avec plaisir ; nous en avons d'excellent, et même de 1811 ! On doit le boire le jour de mon mariage ; je ne sais pourquoi, car je rends grâce à Dieu de n'être pas née en l'an 1811. Jusqu'à cet événement, les bouteilles pourront se couvrir de bien des toiles d'araignées. Je ne suis pas faite pour me marier, car je ne puis me courber sous la main d'un maître. Non, non, jamais ! Quand je songe à ces mots : — "Tu obéiras à ton mari !" — je frissonne des pieds à la tête.

ULRICQUE.

XXII

Greifswald, 12 mai.

Très gracieuse princesse,

Enfin ! Je n'espérais vraiment pas que vous auriez tant de bonté et de grandeur d'âme.

En voyant passer le 6 mai sans m'apporter la réponse qui pouvait arriver ce jour-là, je me persuadai que je n'en attendais pas. Mais vers le soir, je montai à l'étage supérieur, dans l'appartement de mes parents, que je conserve depuis vingt ans exactement tel que ces êtres chers l'ont laissé en quittant ce monde, je me jetai sur un tapis et m'avouai que j'avais agi d'une façon impardonnable. Si vous étiez un homme, Dieu sait que je vous aurais télégraphié le jour même, pour mettre mes regrets à vos pieds. Vous vouliez m'écraser encore davantage, et c'est pourquoi je reçois aujourd'hui cette lettre d'une bonté sans égale. Si jamais mon imagination vous avait évoquée autrement que comme un de ces êtres de lumière, apparu par ironie en ce monde au milieu des humbles mortels, je vous en demanderais pardon aujourd'hui. Mais jamais je ne l'ai osé. Mon âme est remplie à votre seul nom d'un sentiment qui ne peut s'expliquer en paroles, quelque chose d'infinissable, que moi, l'homme rude et dur, je ne puis m'expliquer, car il est en désaccord avec toutes mes théories.

(A suivre.)